

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858 PAR ALLAN KARDEC



Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT

Le spiritisme et les contradictions du clergé catholique

La campagne contre le spiritisme, menée par le clergé catholique et que nous avons signalée dans nos précédents articles (1), se poursuit activement. Le P. Coubé, par sa tournée de prédications dans le Midi et ses conférences de la Madeleine, à Paris, avait ouvert le feu. Il continue ses attaques sous la forme d'articles publiés chaque mois dans la revue *l'Idéal* (2). A son tour le P. Mainage, jeune dominicain très apprécié dans ce milieu, est venu à la rescousse dans *la Libre Parole* et *la Revue des Jeunes*. Leur exemple est imité de tous côtés. On tiraille contre nous du haut des chaires et du fond des confessionnaux.

1. Voir *la Revue spirite* de juin dernier.

2. *Bulletin mensuel de la Ligue de la communion fréquente et quotidienne*, 53, avenue Bosquet, Paris.

Tout cela n'a pas paru suffisant. La grosse artillerie du Vatican est entrée en ligne. Dans une récente réunion plénière, les cardinaux inquisiteurs du Saint-Office à Rome, défendent aux fidèles les réunions et études spirites, « même quand elles ont une apparence honnête et pieuse ». Quelques jours après, le pape Benoît XV approuvait cette résolution, et l'archevêque de Paris, dans *la Semaine religieuse* de mai dernier, « la recommandait à la plus sérieuse attention de ses diocésains ». On le voit, tous les *canons* de l'Eglise tonnent avec ensemble contre ce pauvre spiritisme, qui ne s'en porte pas plus mal.

Le spiritisme a connu bien d'autres assauts. Il est aussi ancien que le monde et durera autant que lui ; car il repose sur une base indestructible : la Vérité ! Ses adversaires peuvent s'acharner contre lui ; ils ne réussiront qu'à éveiller l'attention du public à son profit et à augmenter le nombre de ses adhérents. C'est là ce qui s'est produit dans tous les cas analogues. Nous ne pouvons donc qu'engager nos contradicteurs à continuer une réclame aussi efficace.

Nous avons cherché en vain dans la décision du Saint-Office une explication motivée. Sa défense n'est précédée ni suivie d'aucune considération. Nous en sommes réduits à nous reporter aux arguments des prédicateurs ou de la presse catholique, pour découvrir les mobiles qui ont dicté cette résolution.

Dans ses sermons et au cours d'une interview accordée à un rédacteur du *Matin*, le P. Coubé reconnaît la réalité des phénomènes spirites. Il donne même à ce sujet des détails offrant un certain intérêt, mais il les attribue à une intervention satanique. Dans ses articles de *l'Idéal*, il revient sans cesse sur la question de l'Enfer. Le Père Mainage, dans *la Revue des Jeunes* du 25 avril 1917, est non moins formel. Les phénomènes spirites, dit-il, ont pour cause « un principe mauvais, très attentif à employer les moyens d'aveugler les âmes et de les perdre ». Dans sa préface au livre de M^{me} H. Minck-Jullien, *les Voies de Dieu* (1), il parle encore de l'intervention du démon dans les faits spirites.

Nous nous retrouvons en présence de l'antique théorie satanique, bien surannée. Il est pénible de voir des hommes intelligents, doués d'un réel talent, recourir à des arguments aussi usés. Mais le mot d'ordre est donné, la consigne est imposée et il faut obéir ! Plaignons les bonnes âmes que la contrainte courbe sous une tâche aussi ingrate !

Nous ne reviendrons pas sur une thèse que nous avons réfutée

tant de fois (1), et qui n'éveille plus qu'un sourire railleur sur les lèvres de ceux à qui on ose encore la présenter. Nous nous bornerons à opposer aux opinions des PP. Coubé et Mainage celles de théologiens dont l'autorité n'est pas contestable. Citons d'abord Mgr. Chollet, évêque de Verdun, ancien professeur de Faculté catholique. Dans sa brochure intitulée : *Contribution de l'Occultisme à l'Anthropologie*, page 58, tout en critiquant nos doctrines, il reconnaît que les sciences dites « occultes » apportent une contribution utile à l'anthropologie, au même titre que la biologie, la psychologie, la morale, la science des religions, l'ethnographie. et il ajoute : « Nous pensons donc qu'il ne faut pas admettre facilement l'action du démon dans les faits d'occultisme, et que si cette action s'y exerce, elle ne le fait que très rarement. »

L'éminent prélat anglais, Mgr. Benson, fils de feu l'archevêque de Cantorbery, converti à la religion catholique, et qui fait partie du diocèse de Westminster, à Londres, expose au *Daily Express* (2) sa manière de voir sur le spiritisme.

« Je suis convaincu, dit-il, que certaines manifestations psychiques nous permettent des relations avec l'âme des morts...

« Toute la race humaine sent la présence réelle des âmes autour d'elle depuis des siècles. On a enregistré des manifestations des esprits et parlé de maisons hantées. Le phénomène a un fond absolu de vérité... Pour ma part, j'imagine que le monde des esprits s'agite autour de nous, exerçant sa puissance, mais que certains de ces esprits, dans des cas dont les conditions exactes nous échappent, apparaissent véritablement. »

Le P. Lacordaire dans une de ses *Lettres à M^{me} Swetchine* (20 juin 1853), s'exprimait ainsi : « Avez-vous vu tourner et entendu parler des tables ? J'ai dédaigné de les voir tourner, comme une chose trop simple, mais j'en ai entendu et fait parler. Elles m'ont dit des choses assez remarquables sur le passé et sur le présent. Quelque extraordinaire que cela soit, c'est pour un chrétien qui croit aux Esprits un phénomène très vulgaire et très pauvre. De tout temps il y a eu des modes plus ou moins bizarres pour communiquer avec les Esprits ; seulement, autrefois on faisait un mystère de ces procédés, comme on faisait un mystère de la chimie ; la justice, par des exécutions terribles, refoulait dans l'ombre ces étranges pratiques. Aujourd'hui, grâce à la liberté des cultes et à la publicité univer-

1. Voir dans *l'Invisible*, chap. XXIII.

2. Reproduit par le *Matin* du 15 avril 1912.

selle, ce qui était un secret est devenu une formule populaire. Peut-être aussi, par cette divulgation, Dieu veut-il proportionner le développement des forces spirituelles, afin que l'homme n'oublie pas, en présence des merveilles de la mécanique, qu'il y a deux mondes inclus l'un dans l'autre, le monde des corps et le monde des esprits ».

Aux cardinaux du Saint-Office nous rappellerons ce que disait le non moins éminent cardinal Bona, justement nommé le Fénelon de l'Italie, dans son *Traité du Discernement des Esprits* : « On a sujet de s'étonner qu'il se soit trouvé des hommes de bon sens qui aient osé nier tout à fait les apparitions et les communications des âmes avec les vivants, ou les attribuer à une imagination trompée ou bien à l'art des démons ! »

Faut-il citer des autorités plus hautes encore ? Saint Augustin, dans *De cura pro mortuis*, donne son opinion en ces termes : « Les esprits des morts peuvent être envoyés aux vivants ; ils peuvent leur dévoiler l'avenir qu'eux-mêmes ont appris, soit par d'autres Esprits, soit par les anges, soit par une révélation divine » (1).

Et plus loin il ajoute : « Pourquoi ne pas attribuer ces opérations aux esprits des défunts et ne pas croire que la divine Providence fait un bon usage de tout pour instruire les hommes, les consoler ou les épouvanter ? »

Saint Thomas d'Aquin, l'Ange de l'école, nous dit l'abbé Poussin, professeur au séminaire de Nice, dans son ouvrage : *le Spiritisme devant l'Eglise* (1866), « communiquait avec les habitants de l'autre monde, avec des morts qui lui apprenaient l'état des âmes auxquelles il s'intéressait, avec des saints qui le réconfortaient et lui ouvraient les trésors de la science divine. »

En présence de tant de contradictions, que deviennent cette magnifique unité de vues, cette pure doctrine infaillible, ce dogme intangible qui faisaient la gloire de l'Eglise romaine ? Eh quoi ! les hommes qui se croient les représentants de Dieu sur la terre, les interprètes fidèles de sa parole, qui s'arrogent le droit absolu de gouverner nos consciences, ces hommes restent hésitants, incertains, en face de cette question capitale : les conditions de la vie future et les relations entre vivants et défunts ! Ce sera donc au spiritisme que l'humanité viendra demander les certitudes et les consolations qui lui sont nécessaires et dont elle est privée aujourd'hui.

Les perplexités du prêtre devant ces problèmes se revèlent d'une

1. *De cura pro mortuis*, édition bénédictine, t. VI, col. 527.

manière frappante dans la préface écrite par le P. Mainage pour le livre de M^{me} Minck-Jullien, dont nous avons parlé plus haut. Il s'agit d'une jeune dame « animée d'une haine inexplicable envers l'Eglise » et que les conseils de son mari défunt ramènent au catholicisme. Divers phénomènes spirites concourent à cette conversion : typtologie, prémonitions, apparitions, etc. L'auteur de la préface est fort embarrassé. Comment, se demande-t-il, expliquer ce retour à la foi par une intervention du démon ? Pourtant, ces pratiques, l'Eglise les qualifie de diaboliques ! Mais les communications obtenues par M^{me} Minck n'ont pas nécessairement ce caractère. Dieu se serait-il servi du spiritisme pour ramener cette dame au catholicisme ? Alors que la solution du problème est si simple, si facile à trouver. le P. Mainage se débat dans un cercle de contradictions et de difficultés, le distingué religieux, dont les intentions paraissent sincères, est comme dérouteré dans ce domaine qui lui est peu familier. Il a cependant présenté la seule explication plausible, en me citant dans *la Revue des jeunes*, page 495 : *La mort ne nous change pas, et nous sommes dans l'au-delà ce que nous nous sommes faits durant cette vie.*

Les Esprits conservent longtemps après la mort leurs opinions terrestres. Or, M^{me} Minck-Jullien était entrée, par son mariage, dans une famille catholique. Son beau-frère était prêtre, sa belle-sœur s'adonnait à la dévotion. Son mari, amené par elle à la libre pensée, s'est retrouvé, par delà la tombe, au milieu d'Esprits croyants. Dans la première manifestation spirite relatée, le beau-père défunt lui apparaît pour affirmer sa foi en la vie éternelle et sa volonté d'attirer à lui son fils encore vivant (43). Celui-ci, après décès, a dû céder aux suggestions paternelles. Telle est la seule solution possible de l'énigme. L'intervention du démon n'a rien à voir ici ; cette hypothèse n'a d'autre but que de discréditer le spiritisme.

Les cléricaux ont mené grand bruit autour de la conversion de M^{me} Minck, fille de la célèbre anarchiste Paule Minck. Ce fut pour eux un sujet d'exploitation et un moyen de réclame. Le livre dans lequel elle en expose les phases est précédé, non seulement de la préface du P. Mainage, mais encore d'une seconde préface, de M. le Chanoine Maugis. Le texte même de l'ouvrage a dû subir des collaborations discrètes. Il manque d'unité, de clarté et de logique. Le style en est heurté, disparate et révèle une œuvre écrite pour les besoins de la cause qu'elle veut servir. Les phénomènes d'Hanoï, appuyés sur des preuves d'identité, paraissent authentiques, mais ceux qu'on a cru obtenir sur le paquebot ne sont qu'un produit de l'auto-suggestion. Il est évident que les auteurs ignorent les lois et

les conditions d'expérimentation du spiritisme. On cherche en vain dans ce livre des éléments suffisants d'appréciation, car il échappe à toute analyse sérieuse.

Après avoir entrevu la vérité comme dans un éclair, le P. Mainage retombe dans ses doutes, dans sa routine et évoque encore le spectre de Satan. C'est bien là cette névrose diabolique, maladie mentale qui a sévi sur tout le moyen âge, causé tant de maux, et qui se perpétue jusqu'à nous. La théorie du démon et de l'enfer a rendu tant de services à l'Église, qu'elle ne renoncera pas volontiers à l'utiliser aux heures difficiles. Mais ce qui dans le passé pouvait impressionner ne suscite plus guère aujourd'hui qu'un scepticisme moqueur. Aux affirmations péremptoires tombées de la chaire, l'homme actuel préférera les démonstrations positives, les expériences toujours contrôlables d'un Crookes, d'un Myers, d'un Lodge, d'un Aksakof, d'un Lombroso.

Le spiritisme fait peu à peu sa trouée dans la science. Les faits, les preuves et les témoignages s'accumulent en sa faveur. Nombre de savants célèbres, surtout en Angleterre, se rangent parmi ses adeptes. Il peut regarder l'avenir avec confiance, considérer avec indulgence et sérénité les critiques vaines dont il est l'objet.

L'Église romaine pouvait-elle en dire autant ? Non, assurément. Sous les intempérances de langage de ses défenseurs, on devine un dépit, une crainte de voir nos croyances se substituer peu à peu à l'obscur et étouffant dogme catholique.

N'est-ce pas aussi rabaisser Dieu, comme le fait le P. Mainage, que de croire à son intervention au cours de manifestations d'ordre physique ? On dirait que le catholicisme s'ingénie à rapetisser Dieu, et il y réussit si bien, que la plupart des hommes en sont arrivés à perdre de vue la majesté divine et la splendeur de ses lois.

L'Église avait pour mission d'entretenir dans l'homme la haute et claire notion de Dieu et de la vie future. Or, c'est le matérialisme et l'athéisme qui règnent en maîtres sur la société moderne. En agitant à tout propos l'épouvantail de l'enfer et des peines éternelles, en faisant de Dieu le bourreau de ses créatures, en attribuant à Satan un rôle aussi considérable dans l'univers, on a jeté l'homme dans la négation.

Au cours d'une conférence contradictoire dans une ville du Midi, un bon catholique me fit l'objection suivante : « Vous dites que l'enfer n'est qu'un produit de l'imagination. Je suis allé à Naples et j'ai vu le Vésuve en éruption ; c'est une des bouches de l'enfer, qui est donc bien une réalité. » Je répliquai : « Alors, vous croyez que

l'enfer se trouve au centre de la terre ! Mais celle-ci ayant été pendant longtemps une masse ignée, un globe de feu avant de devenir solide et d'être habité, il en résulterait que Dieu a créé l'enfer avant de créer l'homme. Ainsi on pourrait comparer Dieu à un grand seigneur du moyen âge qui, voulant fonder une ville, commencerait par faire construire au centre la geheime, la maison des supplices, le lieu de torture, et dirait ensuite à tous : « Venez, mes amis, vous installer dans ce milieu préparé par mes soins ! » A ces paroles, toute la salle fut secouée par une immense hilarité, et le visage de mon contradicteur prit un air consterné. Voilà à quoi aboutissent de telles théories. Nos excellents prédicateurs catholiques se doutent-ils du résultat obtenu par leurs effets oratoires ?

La notion de Dieu est inséparable de celle de justice. Quand l'une s'effondre, elle entraîne l'autre avec elle. Or, malgré toutes les arguties et tous les sophismes, on ne parviendra jamais à concilier la notion de justice avec celle d'un enfer éternel. Le sentiment, la pitié, la miséricorde s'en accommodent encore moins. Comment ! dirai-je à nos contradicteurs, vous recommandez avec raison aux fidèles le pardon des offenses, l'oubli des injures ; vous prêchez aux parents l'indulgence pour leurs petits ; vous aimez à citer l'histoire de l'enfant prodigue, qui, malgré ses fautes, fut accueilli par son père à bras ouverts, et vous faites de Dieu, Père de tous, un être impitoyable et cruel ! impitoyable pour l'éternité ! Ne sentez-vous pas quelque chose frémir en vous, lorsque vous avancez de semblables erreurs, de telles énormités ?

(A suivre.)

LÉON DENIS

Juillet 1917

Correspondance posthume d'Allan Kardec

Lettre d'Allan Kardec à Madame Bouillant (de Lyon).

Paris, 13 janvier 1865.

Chère dame,

J'ai reçu votre bonne lettre et vous remercie de toutes les choses obligeantes qu'elle contient de votre part et de celle de M. Bouillant

à mon sujet ; je trouve seulement qu'elle en contient trop, et que vous semblez me croire beaucoup plus que je ne suis, moi simple instrument entre les mains de la Providence et dont le plus grand mérite est dans la bonne volonté. Tout mon désir est de me rendre digne de la charge qui m'a été confiée et que j'accepte avec joie.

Si des témoignages comme ceux que vous voulez bien m'adresser ne venaient que de vous, je pourrais croire qu'il y a un peu d'enthousiasme et d'exaltation personnelle, mais comme j'en reçois aussi d'autre part, j'y vois une épreuve pour mon orgueil, et prie Dieu de ne pas me laisser prendre au piège. Je les reçois à titre d'encouragement, et comme preuve de l'influence et de la propagation des idées spirites. Dieu a bien voulu me donner la satisfaction de les voir fructifier de mon vivant, et je l'en remercie. Quand je vois les bienfaits de la doctrine, les consolations qu'elle procure, je suis largement payé de toutes mes fatigues et je me demande ce que sont auprès de cela les diatribes de quelques détracteurs envieux et jaloux qui ne penseraient seulement pas à moi s'ils n'étaient pas effrayés des progrès de la doctrine.

Vous ne doutez pas, Chère dame, de la réciprocité de mes vœux pour vous et M. Bouillant, et j'espère que Dieu les exaucera.

Vous tenez donc bien à revenir avec moi à mon prochain retour sur la Terre, que vous me recommandez sans cesse de ne pas oublier de vous inscrire. Vous ne savez pas à quoi vous vous engagez ; la besogne sera peut-être plus rude que vous ne pensez ? Il me faudra des compagnons solides et qui ne reculent devant rien ; je les mettrai à l'avant-garde. Tant pis pour vous si vous vous en repentez plus tard ; vous êtes enrégimentés vous et M. Bouillant, il n'y a plus à vous dédire, à moins d'être déserteur.

Mes amitiés, je vous prie à M. Bouillant, et croyez-moi votre bien dévoué.

ALLAN KARDEC.

Lettre de Monsieur Sanson (de Madrid).

Madrid, 24 septembre 1865.

Monsieur Allan Kardec,

J'ai l'honneur de vous faire remettre un petit recueil de poésies en espérant que vous le recevrez avec bienveillance, non à cause de son mérite, que je reconnais être bien insignifiant, mais parce que ce

sont vos sublimes leçons spirites que je me suis efforcé de rendre populaires dans mon pays.

La doctrine spirite est un des plus grands présents que Dieu ait fait aux hommes.

La personne qui vous remettra cette lettre est désireuse d'assister à une de vos séances. Si cela se peut, je vous en serais obligé.

Je suis, Monsieur, avec le plus profond respect, votre élève et admirateur.

J. P. SANSON

Réponse d'Allan Kardec

Monsieur,

Je n'ai reçu que très tardivement votre lettre du 24 septembre 1865 ainsi que le volume de poésies qui l'accompagnait. Je vous en aurais remercié plus tôt, mais ne comprenant pas la langue espagnole (1), je ne pouvais les apprécier par moi-même, à mon grand regret. J'ai dû les confier à quelqu'un de plus capable, et ce n'est que depuis peu que le volume m'a été rendu avec une analyse qui me prouve combien notre belle doctrine vous a heureusement inspiré. C'est une mine féconde pour la littérature et les beaux arts qui un jour y puiseront largement.

Car nous aurons incontestablement l'art spirite, comme nous avons eu l'art païen et l'art chrétien.

Recevez, chez Monsieur, l'expression de mes sentiments de sincère et fraternelle sympathie.

ALLAN KARDEC

Lettre d'Allan Kardec à Monsieur Villon

30 décembre 1865.

Cher Monsieur,

J'ai reçu votre bonne lettre ainsi que celle de M^{me} Villon et vous remercie des vœux que vous voulez bien m'exprimer au sujet du renouvellement de l'année, mais vous êtes dans l'erreur en pensant que je suis impatient de quitter la Terre.

1. Nous rappelons ici que le Maître ne connaissait pas la langue espagnole, ainsi que l'affirment certains de ses biographes. Nous avons du reste déjà fait la même observation pour la langue italienne.

... Certes, ce n'est point un séjour agréable, mais comme ma tâche n'y est point terminée, je demande à Dieu de me donner la force et le temps de l'accomplir. Tout entier au devoir qu'elle m'impose, j'envisage, Dieu merci, les choses d'un point assez élevé pour prendre avec indifférence les vicissitudes de la vie.

Dieu dans sa bonté, m'accorde d'ailleurs de si douces et si nombreuses compensations que je serais bien ingrat de me plaindre.

Si ceux qui se liguent ostensiblement avec mes ennemis pouvaient voir le fond de mon cœur, ils comprendraient qu'ils perdent leur temps. Le résultat qu'ils obtiennent est de me faire reconnaître les amis douteux des amis sincères et dévoués.

Je plains ceux qui espèrent, par petites intrigues, enrayer la marche des choses. Ce n'est pas contre moi qu'ils se liguent, c'est contre la volonté de Dieu qui leur demandera compte du mobile de toutes leurs actions.

Ce n'est pas à moi qu'il appartient de les juger, je ne puis qu'implorer pour eux la miséricorde du souverain maître.

Recevez, cher Monsieur, ainsi que M^{me} Villon, la nouvelle assurance de mon fraternel dévouement.

ALLAN KARDEC

Lorsque nous avons annoncé la publication de la correspondance posthume du Maître, nous avons averti les lecteurs de *la Revue* qu'Allan Kardec a toujours montré une humilité parfaite, et la lettre à M. Bouillant est une preuve de ce que nous disions.

A maintes reprises, le maître s'est exprimé d'une semblable façon vis-à-vis de ses correspondants et nous avons retrouvé quantité de missives où les mêmes pensées se faisaient jour.

La lettre à M. Villon marque la sérénité d'âme de Allan Kardec à propos des attaques des envieux. C'est un exemple à méditer pour tous ceux qui, à notre époque, s'efforcent de faire triompher la Vérité.

P. BODIER

Le spiritisme chez les Saints

(suite)

Si la clairvoyance et la transmission de la pensée ont été acceptées, par les théologiens, comme des manifestations divines, la méprise devient plus flagrante encore avec la catalepsie et les états

d'hypnose. Les états ne diffèrent en rien de ceux qu'expérimente la psychologie moderne et dont les caractères distinctifs sont : l'insensibilité, la suggestibilité, les automatismes et les hallucinations visuelles.

Les saints vivaient dans une suggestion constante ; ils objectivaient leurs rêves qui avaient, pour eux, toutes les apparences de la réalité, et, de même que les sujets de nos jours caressent un mouton imaginaire, de même ils voyaient l'Enfant Jésus avec conviction, et ils le caressaient avec une perfection de jeu déconcertante.

Merveilleusement suggestionnés par l'éducation, par la contagion du milieu et par les exercices de la vie monastique, ils tombaient en catalepsie à propos de tout, au son d'une cloche, à la vue d'un crucifix, à l'audition d'un chant d'église ; les confesseurs jouaient, auprès d'eux, le rôle du magnétiseur. Il est souvent facile de reconnaître cet état de rapport qui mettait le sujet dans un état de passivité absolue vis-à-vis de son directeur de conscience.

La principale caractéristique de ces états était l'insensibilité. Les théologiens croyaient alors que l'âme ravie en Dieu était tellement absorbée par cette occupation sainte qu'aucune douleur ne l'en pouvait distraire. Cette insensibilité était toute naturelle, étant inhérente à l'état de catalepsie, et analogue aux faits constatés par les premiers magnétiseurs. Mais, comme les incrédules sont partout les mêmes, les phénomènes donnaient lieu aux mêmes contestations.

Les incrédules regardent leurs préjugés et ils ne regardent pas les faits. Aux séances du magnétiseur Lafontaine, un incrédule enfonceait la lame de son canif dans la cuisse d'un sujet, parce qu'il ne croyait pas à son insensibilité ; aux beaux jours de la croyance, on agissait de même lorsqu'on ne croyait pas à la Sainteté du sujet.

Lorsque Sainte Catherine de Sienne était à Avignon, la sœur du pape Grégoire XI, accompagnée de beaucoup de personnages de qualité, voulut voir ce spectacle qui passait, alors, pour édifiant ; mais une nièce du pape, s'imaginant que Catherine était une simulatrice, feignit de se baisser par dévotion vers les pieds de la sainte et les perça à plusieurs reprises avec une grande épingle, quand celle-ci eut repris l'usage de ses sens, elle en éprouva de si grandes douleurs qu'elle pouvait à peine marcher. « Catherine, dit le narrateur, n'aurait pas remué, alors même qu'on lui eût coupé les pieds... nous en avons été mille fois témoins, ses membres restaient immobiles et raides et il eut été plus facile de les rompre que de les changer de place. »

Il est assez facile de comprendre que les discours prononcés dans

cet état ne diffèrent pas de la médiumnité parlante. On en retrouve, accidentellement, tous les caractères : le parler en langue étrangère, l'exubérance du sentiment et la faculté, dans la transe suivante, de reprendre la suite de la communication précédente. Les rapports sont suffisamment instructifs à cet égard ; le confesseur de Catherine nous dit que ce n'est que pendant ses extases qu'elle dictait ses lettres et son livre ; et, dit-il, ce qu'il y avait de merveilleux c'est qu'obligée d'interrompre pendant plusieurs jours ces dictées, elle reprenait sans hésitation à l'endroit où elle en était restée.

Des crises semblables se manifestaient pendant la prédication. Je puis citer, au hasard, saint Thomas de Villeneuve qui tombait en catalepsie lorsqu'il était en chaire ; après quoi il parlait, dit-on, comme un ange du ciel. Un jour qu'il récitait le bréviaire avec son chapelain, il fut ravi depuis six heures du matin jusqu'à cinq heures du soir ; il n'avait aucune conscience du temps écoulé et demanda, simplement, où on en était resté.

Saint Joseph de Copertino tombait si souvent en transe que sa messe était toujours interrompue et qu'il fallut le confiner dans sa cellule. Dans cet état, écrit l'abbé Migne, on avait beau le traîner par terre, le piquer avec des aiguilles, lui disloquer les doigts, lui brûler les membres avec des cierges allumés, lui enfoncer le bout du doigt dans les yeux ou des aiguilles sous les ongles, il ne sentait rien. Aucun souffle ne sortait de sa bouche et la pupille était cachée sous la paupière supérieure.

Les paroles proférées durant ces crises expriment naturellement les rêves ou visions des saints et des saintes ; et c'est cela, le plus souvent, qu'on nous a présenté comme des révélations. Pour en bien juger il faudrait lire toute cette littérature désuète ; qu'il nous suffise de citer le confesseur de Catherine de Sienne, Raymond de Capoue. Voici quelques-unes des images choisies parmi celles qu'il trouve des plus sublimes. — Sainte Catherine voyait Notre-Seigneur introduisant son âme dans la plaie de son côté. La Sainte Vierge la nourrissait quelquefois de son lait. — Sainte Madeleine venait lui raconter les communications qu'elle recevait sept fois par jour dans le désert. — Saint Paul, Saint Jean, Saint Dominique, Saint Thomas d'Aquin venaient tour à tour la visiter. — Jésus-Christ lui ouvrait le côté gauche, en retirait le cœur, puis il mettait le sien à sa place..., etc., etc.

Tous les saints étaient ainsi dominés par une idée fixe, ou une suggestion, qui variait avec l'éducation ou le tempérament. En parcourant le dossier de la mystique on demeure stupéfait d'y trouver un nombre insoupçonné d'apparitions de la Sainte Vierge du côté des

saints, tandis que, du côté des saintes, c'est toujours le Christ ou l'Enfant-Jésus qui apparaît. De plus l'effet de ces apparitions, ou révélations, se traduit, chez les uns, par des effusions d'amour parfois scandaleuses ; chez les autres, par des mortifications si cruelles qu'elles provoquent le dégoût. Les effets varient selon qu'ils ont été entraînés vers la contemplation des joies célestes, ou vers les méditations sur l'enfer et ses supplices qu'on ne peut éviter que par l'expiation.

Mais où la responsabilité de l'Eglise paraît engagée c'est dans la pression qu'elle a toujours exercée sur les consciences faibles. L'état du rapport magnétique était évident entre le confesseur et sa victime, et l'on frémit en songeant aux abus commis sous le couvert de la confession.

Cette passivité de l'état de rapport a toujours été exploitée comme une marque de l'approbation divine, surtout depuis les progrès de l'esprit ultramontain. Dans sa soif de domination, l'esprit clérical a fait une vertu fondamentale de cette obnubilation de la volonté contre laquelle Jésus nous met en garde. Cette exploitation a été surtout remarquable autour des extatiques du *xix^e* siècle, c'était la sainte vertu d'obéissance qui servait à prouver la sainteté des stigmatisées du Tyrol. L'état d'extase de Marie de Moerl étant devenu habituel, son confesseur, en 1832, entreprit de régler cet état en vertu de la sainte obéissance. Effectivement, disent les rapports, l'extase ne cesse jamais que par l'ordre de son confesseur... cette obéissance est la marque assurée de la sainteté de son état. Aussi a-t-elle été mise à des épreuves réitérées de la part de son confesseur, qui parfois lui a intimé des ordres sans aucun bruit de paroles, et même d'une chambre voisine, voulant par là s'assurer qu'elle n'était en proie à aucune illusion mensongère, mais qu'elle était réellement conduite par l'esprit de Dieu.

Cette interprétation est constante dans la littérature pieuse, l'abbé Migne l'explique ainsi : — Les extatiques sont toujours en union avec l'Eglise, ils lui sont donc attachés par le lien de l'obéissance ; ils doivent donc obéir à ceux qui ont le droit de commander en son nom.

Joseph de Copertino était constamment en catalepsie ; un jour on ne put lui arracher des mains le calice, qu'il tenait serré contre sa poitrine, jusqu'à ce que son supérieur le lui eut commandé : — Père Joseph, lâchez-le au nom de l'obéissance. — Ainsi il demeurerait en extase jusqu'à ce que l'esprit le quittât, ou que le commandement de ses supérieurs l'en fit sortir. Il disait qu'il n'entendait point leurs

paroles, mais que c'était Dieu qui, à cause du mérite de l'obéissance, le rappelait à lui.

Sous prétexte de montrer à ses compagnons les merveilles de la sainte vertu d'obéissance, le prieur d'un couvent ordonna à saint Dominique de Jésus-Marie, alors qu'il ne pouvait entendre sa voix, de se jeter à l'eau ; le saint obéit immédiatement. Le même prieur proposait à quelques ecclésiastiques de le réveiller en son nom, mais Dominique n'obéissait pas avant que le supérieur eut consenti mentalement.

Comme on le voit tout cela relève du magnétisme, mais les casuistes sont bien amusant.

Un guide mystique (Scaramelle) nous dit que les extatiques n'entendent point, mais la puissance qui les domine entend pour eux et se retire d'eux afin qu'ils puissent obéir. Cette obéissance est accomplie non par leur propre force mais par celle de la puissance qui les commande et qui dérive elle-même de Dieu.

Quant à l'abbé Migne ; — nous voyons, dit-il, la vertu sublime de l'obéissance s'étendre jusqu'à mourir par l'ordre et au moment indiqué par le supérieur. — Disons toutefois que l'on conseille la prudence et en voici la raison : « C'est que le commandement s'adressant à Dieu, s'il était accompagné du plus léger sentiment d'orgueil ou de curiosité il pourrait trouver facilement de la résistance.

Nous aussi nous conseillerons la prudence à ceux qui critiquent le spiritisme. Il y a tant d'esprits obtus et pervers, parmi nous, que nous pouvons bien, sans sortir de la logique, en rencontrer parmi les désincarnés ; mais les mêmes manifestations, attribuées à Dieu, détiendraient le record de l'absurdité. Or, il serait puéril de nier le fait ; l'Eglise a trop souvent pris les états du somnambulisme et les effets de l'hypnose pour des manifestations divines.

L. CHEVREUIL

Le Problème de la Mort et la Conscience universelle

Tel est le titre d'un ouvrage que les éditeurs, ou les ayants-droit de M. Félix Le Dantec, ont trouvé opportun de faire paraître ces jours derniers. Il porte le millésime de 1917 et est précédé d'une note ainsi conçue :

« Ce livre a été imprimé avant la guerre. Le bon à tirer en a été donné le 31 juillet 1914. Mais en raison des difficultés matérielles causées par les événements, sa mise en vente a été réculée jusqu'à ce jour. Il paraît, d'ailleurs, sans aucune retouche ou modification, quoique le problème de la mort soit devenu particulièrement angoissant depuis quelque temps. »

La dernière phrase de cette note est révélatrice d'un scrupule qui faillit arrêter la publication de ce livre. Ceux qui ont assumé la lourde responsabilité morale de le mettre en librairie, en un pareil moment, n'ont donc point l'excuse de l'inconscience. Le doute les a, un instant, effleurés. Ils ont dû se demander si, à l'heure où toutes les forces vives de la nation s'unissent pour exalter l'énergie de nos admirables combattants, le fait de jeter dans la mêlée les affirmations, aussi déprimantes qu'erronées, de M. Le Dantec, n'allait pas constituer une mauvaise action.

Ne recherchons pas les mobiles devant lesquels à cédé cette honorable hésitation. Le fait brutal est que, après mûre réflexion et de propos délibéré, le geste a été accompli et que le livre est à la portée de toutes les mains.

A nous de combattre une œuvre que nous considérons comme nuisible, en ce qu'elle nous paraît contenir d'incontestables germes de démoralisation et tente d'accréditer des théories qui, même dans les milieux de la science officielle, sont controversées par des savants de la plus haute valeur.

M. Félix Le Dantec, récemment disparu de cette terre, était de son vivant, chargé de cours à la Faculté des sciences de l'Université de Paris. Tant en ses ouvrages qu'en ses cours, il professa, toute sa vie, un matérialisme absolu et agressif.

Dans le livre que nous examinons l'auteur, après une charge humoristique contre les spiritualistes en général, les « Humanités » et les professeurs de belles-lettres, nous fait savoir « qu'il eut de bonne heure la joie d'apprendre la physique et d'assister, depuis trente ans, aux progrès incroyables de cette science merveilleuse. J'ai connu (dit-il encore), pendant vingt ans, la joie pure d'y voir clair et d'y voir chaque jour de plus en plus clair dans les cantons encore mal explorés de la Biologie.

Et nous allons connaître tout de suite, le résultat de l'acuité extraordinaire de cette vision : La théorie animiste qui conclut à la survivance de l'âme, est vide et sans consistance. Elle ne repose que sur le respect des vieilles croyances et la volonté de croire à un système qui paraît consolant. La théorie scientifique, par contre, ne se payant

pas de mots, conduit inévitablement à la certitude que la mort est l'anéantissement total et définitif de l'être.

Et c'est cette conviction que M. Le Dantec essaie de faire partager à ses contemporains. Il ne s'illusionne d'ailleurs pas sur le succès de son entreprise. Il reste persuadé que la croyance à l'immortalité subsistera longtemps encore, malgré ses efforts et ses travaux, parce qu'elle est une force morale indispensable à la plupart des hommes et une assurance contre la peur de la mort.

Ainsi soit-il !

Et il en est dès à présent et en sera de plus en plus ainsi, mais de pour des raisons aussi scientifiques que philosophiques insoupçonnées de M. Le Dantec.

Un esprit aussi positif et aussi averti que le sien ne se nourrit pas billevesées. Il n'avance rien à la légère, ni qu'il ne prouve.

Et voici comment il prouve que tout est bien fini à la mort corporelle des êtres animés.

La citation est longue. J'ai voulu la donner entière pour qu'on ait un aperçu de la manière de M. Le Dantec et qu'on se fasse une idée des preuves prétendues expérimentales qu'il fournit à l'appui de sa thèse.

« Aucun phénomène naturel ne nous est plus familier que la mort ; sur
« aucun autre phénomène nous n'avons recueilli autant d'observations et
« fait autant d'expériences.

« Et toutes ces observations, toutes ces expériences, ont conduit au
« même résultat. Ce résultat est donc acquis, plus parfaitement acquis
« qu'aucune des lois physiques les mieux établies ; et si nous ne le voyons
« pas, c'est que nous ne voulons pas le voir. Nous voulons qu'il y ait un
« problème de la mort, parce que nous ne voulons pas admettre comme
« établie la solution qu'ont fournie à ce problème des millions et des mil-
« lions d'observations et d'expériences toutes concordantes !

« Voici un lépisme, un poisson d'argent des vieux livres, qui se promène
« sur mon buvard, à côté du papier où j'écris. Ce lépisme est vivant ; il a
« une vie de lépisme qu'il manifeste d'une façon que je connais bien,
« que je reconnais à sa forme, à ses mouvements ; je fabrique le verbe *lépisme*
« *mer* pour représenter l'ensemble de tous les actes de ce petit animal. Je
« sais que ce verbe ne s'applique qu'à lui, et qu'un moucheron, par
« exemple, a une vie de moucheron, tout autre que celle du lépisme, et
« que je puis représenter en créant le verbe *moucheronner*. Dans le
« lépisme, il y a des mouvements que je vois et d'autres que je ne vois pas.
« Mais je sais, et toute la physiologie me démontre chaque jour, que ceux
« de ces mouvements que je ne vois pas sont liés d'une manière fatale à

« ceux que je vois ; ils les accompagnent inévitablement, toujours de la même manière ; connaissant les uns, j'ai donc le droit de deviner les autres, et je les représente *tous* à la fois par le verbe *lépisme*.

« J'interromps ma dissertation, je pose ma plume, et, du bout de l'index, j'écrase le lépisme sur le buvard. Au lieu du joli petit poisson d'argent de tout à l'heure il ne reste plus qu'une tache sale frangée de poussière bleuâtre.

« *Et cela ne lépisme plus.*

« Tous les actes que j'observais il n'y a qu'un instant, et que je résumais dans le verbe *lépisme* ont cessé à la fois. J'en conclus naturellement, en bon physicien, que les autres actes, les autres particularités de la vie du lépisme (actes et particularités que je ne connaissais pas, mais qui étaient indissolublement liés à ceux que je connaissais), ont cessé en même temps que les premiers. Le lépisme n'existe plus que dans mon souvenir ; le seul témoin objectif de son existence passée est cette tache sale sur mon buvard, tache sale dont la composition chimique, analogue maintenant encore à celle du corps de l'ancien poisson d'argent, changera petit à petit sous l'influence des agents destructeurs de l'atmosphère, et finira par n'avoir plus rien de spécifique, rien de *lépismique*. Cette disparition prochaine de tout caractère individuel se produira bien plus vite si je brûle le morceau de buvard qui porte la tache. Elle aurait eu lieu en même temps que la mort du lépisme, si, au lieu d'écraser ce joli petit insecte sur mon buvard, je l'avais jeté dans mon feu.

« Tout ce que je dis là est tellement banal, tellement connu que l'on pourra s'étonner de me voir tant insister sur ce sujet. C'est l'expérience fondamentale, l'observation familière qui résout immédiatement, pour tout physicien, le problème de la mort. Le lépisme était vivant et lépismait en restant lépisme, ce qui est la définition de la vie. Je l'écrase ou je le brûle *et ça ne lépisme plus !*

« Et, sans doute, quand il s'agit d'un lépisme, d'une chenille, d'un puceron, d'un ver de terre, d'un moustique, nous avons tous fait des milliers de fois cette expérience de la mort sans chercher midi à quatorze heures, et sans nous demander si, de l'animal détruit par nous, il reste autre chose (1) que ce que nous en voyons subsister effectivement, petite masse de matériaux spécifiques qui, sous l'influence des causes destructives extérieures, perdront plus ou moins vite toute spécificité.

« Dès que nous nous adresserons à des animaux plus élevés en organisation, ou du moins à des animaux plus semblables à l'homme par leur structure et leur fonctionnement, plusieurs d'entre nous, obéissant à des idées préconçues indépendantes de l'expérience et de l'observation, se poseront des questions qu'ils ne se seraient pas posées pour une mouche

1. Outre, bien entendu, le souvenir que nous pouvons en avoir.

« ou une araignée. Le spectacle auquel nous assisterons sera cependant le même.

« Le mouton qui, tout à l'heure, *moutonnait*, est saigné par le boucher et débité en côtelettes et en gigots que nous transformons bien vite en substance d'homme, pendant que l'on fabrique du cuir avec sa peau et du noir animal avec ses os.

« Cela ne moutonne plus !

« Les vestiges matériels spécifiques disparaissent bien plus vite encore, si le boucher est un grand prêtre qui fait du mouton un *holocauste* à l'intention de son Dieu. Mais, en général, dans les conditions ordinaires de la mort, l'animal laisse un cadavre qui lui ressemble, et qui se détruit toujours plus ou moins vite, assez lentement cependant pour que les observateurs à tendance mystique aient le temps de déraisonner à son sujet avant qu'il ait disparu.

« Depuis sa naissance jusqu'à son état adulte, un mouton, en moutonnant, construit un corps de mouton. Le corps de mouton est un résultat du *moutonnement*, et, par conséquent, on conçoit l'erreur de ceux qui, devant un cadavre de mouton, résultat du moutonnement passé, continuent à croire que *cela moutonne encore*, puisque l'on voit persister l'une des conséquences du moutonnement. Une flamme en flambant se construit en tant que flamme. Dès que cela ne flambe plus, il n'y a plus de flamme ; tout disparaît. Le mouton construit par moutonnement est plus résistant que la flamme construite par flambement ; le cadavre de mouton se conserve plus ou moins longtemps après que le mouton ne moutonne plus ; cela prouve que le moutonnement a un résultat matériel moins fugace que celui du flambement dans les conditions ordinaires ; et voilà tout. Il y a bien des siècles que Phidias a sculpté ; et quelques-unes de ses œuvres durent encore, quoique Phidias ne sculpte plus ! De même il ne faut pas croire que *ça continue de moutonner* après la mort, parce qu'un résultat du moutonnement passé persiste quelque temps. Et d'ailleurs, laissons tomber le mouton dans un bain de fonte en fusion, la question sera tranchée. Il n'en reste pas moins que l'existence d'un cadavre plus ou moins durable a empêché bien des gens de comprendre la simplicité du phénomène de la mort.

« Néanmoins, pour les moutons, les chevaux, les chiens et autres mammifères voisins de l'homme par leur organisation, la plupart d'entre nous, même les mystiques, admettent en général assez volontiers que la mort est totale et que, quand le mouton est tué, ça ne moutonne plus ! Il n'en est plus de même quand il s'agit de l'homme. Et cependant, rien ne ressemble plus à la mort du chien ou à celle d'un mouton que la mort d'un homme ! Si j'ouvre la carotide à un de mes congénères, il se videra de sang et mourra comme un mouton saigné par le boucher. Un physiologiste qui suivrait attentivement les phénomènes dont la succession conduit, après section de la carotide, à la mort du mouton ou à celle

« de l'homme, trouverait entre ces deux séries de manifestations vitales un
« parallélisme très frappant.

« Comment se fait-il donc que nous admettions si naturellement que ça
« ne *lépisme plus* après la mort du *lépisme*, que ça ne *moutonne plus*
« après la mort du mouton, et que la plupart d'entre nous se révoltent,
« quand nous tirons de la similitude des phénomènes observés cette
« conclusion toute naturelle: que ça n'*homme plus*, après la mort de
« l'homme ? » Y a-t-il donc des observations scientifiques qui permettent
« de douter de la disparition totale de l'individu lorsqu'il est tué ? C'est ce
« que nous allons discuter tout à l'heure. Mais il faut d'abord reprendre,
« avec un peu plus de précision, pour l'homme, ce que nous avons dit
« tout à l'heure du *lépisme* ou du moucheron.

« Les hommes sont différents les uns des autres, et leurs différences
« individuelles nous frappent infiniment plus, parce que nous leur ressem-
« blons, que les différences existant entre les divers *lépismes* ou les
« divers mouchereux d'une même espèce. Joseph est différent d'Antoine ;
« les différences individuelles qui les séparent, M. Bertillon sait en
« mesurer quelques-unes avec une grande précision ; or, des différences
« de même ordre que ces dissemblances anatomiques mesurables se mani-
« festent dans tous les actes de la vie de ces deux hommes ; ces actes sont
« individuels. Il faut dire que Joseph *josèphe*, et créer le verbe *antoiner*
« pour représenter l'ensemble de l'activité d'Antoine. Le verbe *hommer*
« n'est qu'un verbe spécifique qui représente les caractères communs aux
« activités d'ensemble de tous les hommes sans s'appliquer particulière-
« ment à l'un ou l'autre d'entre eux.

« Bien plus, Antoine *évolue* en vivant, c'est-à-dire qu'on ne le voit jamais
« *antoiner* deux fois de suite de la même manière... »

En tant que preuve expérimentale, M. Le Dantec n'en donne pas
d'autres que sa pittoresque dissertation. Plus d'un se demandera,
comme moi, si le célèbre physicien-biologiste n'a pas voulu, par ses
amusants néologismes, masquer la pauvreté de sa démonstration.
Car le « *Lépisme* » qui ne « *Lépisme plus* » ou le « *Joseph* » qui
cesse de « *Josèphe* » ne nous apprennent rien que nous ne sachions
depuis longtemps. Nous étions, pour la plupart, bien loin de nous
douter que nous faisons de la science à la façon de M. Le Dantec,
lorsque nous constatons qu'un insecte écrasé ou un homme tué don-
naient toutes les apparences de l'anéantissement total des moteurs
qui les animaient lorsqu'ils étaient en vie.

Nous étions des scientifiques sans le savoir, tout comme un
chargé de cours à la Faculté des Sciences de Paris ! Niez donc,
après cette révélation, les bienfaisantes découvertes de la science !

M. Le Dantec a bien senti l'insuffisance de son argumentation
d'autant mieux, qu'il sait qu'il y a, de par le monde, des physiciens

célèbres qui ont, sur cette même question, exprimé des opinions totalement différentes des siennes. On a beau être un grand savant et ne faire fond que sur ses expériences personnelles, on ne peut décemment semble ignorer les W. Crookes, Sir Olivier Lodge, entr'autres, et leurs œuvres.

Aussi a-t-il voulu montrer que lui aussi avait orienté ses recherches du côté du phénomène spirite et que, si ses investigations étaient restées infructueuses, la faute en incombait aux seuls spirites.

J'emprunterai, prochainement, à son livre, l'histoire qu'il conte à ce sujet. On verra combien était grand son désir d'éclairer sa lanterne ; il n'a d'égal que la satisfaction qu'il semble avoir éprouvée à conserver intactes ses très discutables lumières.

(A suivre)

H. ROUSSEAU

Petite Synthèse de Grandes Choses

(suite)

CHAPITRE II

Il s'est formé, il y a quelques années, en Angleterre, une société pour rechercher les faits d'ordre divers qui se seraient passés de nos jours, et elle en a découvert, analysé et vérifié un certain nombre.

Le plus souvent les personnes qui se transportent ainsi à des distances considérables, n'en constatent que le résultat et l'attribuent à la seconde vue. Mais comment cette seconde vue opère-t-elle ? Quelle est sa nature ? Comment le corps physique en reçoit-il le contre-coup ? C'est ce qu'on n'est pas encore parvenu à expliquer autrement que par une sorte de dédoublement. Peut-être un jour sera-t-on nettement fixé sur ce phénomène anormal. En tout état de cause, ce qui est arrivé à Lidwine et à Catherine Emmerich, tend à démontrer que c'est peut être la seule explication valable. Le lecteur est libre d'en chercher une autre, s'il peut en trouver ; quant à moi, après avoir examiné les faits sous leurs différentes faces, je dois m'avouer incapable d'en donner une autre raison.

Voici encore quelques exemples :

« Lorsque le Rév. John Drake était ministre de l'église Wesleyenne à Aberdeen, M^{lle} Jessie Wilson, fille d'un des principaux membres laïques du conseil de cette église, partit pour les Indes. Elle devait y rejoindre le Rév. John Hutcheon, M. A., son fiancé, qui était alors missionnaire à Bangalore. Un matin, M. Drake vint voir M. Wilson à son comptoir et lui dit :

« Monsieur Wilson, je suis heureux de pouvoir vous informer que Jessie a fait un bon voyage et qu'elle vient d'arriver saine et sauve aux Indes. » M. Wilson lui demande alors : « Comment savez-vous cela, Monsieur Drake? » Sur quoi M. Drake répondit : « Je l'ai vue. » — « Mais, répliqua M. Wilson, c'est impossible, c'est quinze jours trop tôt ; à la marche habituelle du vaisseau, c'est quinze jours encore qu'il faut, étant donnée la date où Jessie est partie. » M. Drake répondit : « Notez dans votre journal que John Drake est venu vous voir ce matin, pour vous dire que Jessie est arrivée ce matin même aux Indes après un bon voyage. »

« M. Wilson prit en note cette conversation. M^{me} Hutcheon m'assure avoir vu, après son retour à la maison, la note de son père. Elle était conçue en ces termes : M. Drake, Jessie est arrivée aux Indes le matin du 5 juin 1860 ». Il se trouva que c'était exactement vrai. Le vaisseau avait un bon vent pendant tout le trajet, et il était arrivé quinze jours plus tôt que d'habitude. »

Plusieurs témoignages reproduits à la suite de ce récit, attestent la réalité du fait (1).

La belle-sœur de M. J. Badley Dyne, racontait en 1883, aux auteurs des *Phantams*, le fait suivant :

« J'avais connu M. X. comme médecin : il m'avait soignée pendant quelques années, et m'avait montré beaucoup de bonté. A l'époque de sa mort, il y avait beaucoup plus d'une année qu'il ne me soignait plus. Je savais qu'il n'exerçait plus la médecine, mais je ne savais rien de plus de ses affaires ni de l'état de sa santé. Lorsque je le vis pour la dernière fois, il semblait particulièrement bien portant, et il fit même quelques remarques sur la vigueur et l'activité qui lui étaient restées.

« Le jeudi 16 décembre 1875, je me trouvais depuis peu de temps en visite à la maison de mon beau-frère et de ma sœur, près de Londres ; j'étais en bonne santé, mais depuis le matin et pendant toute la journée, j'éprouvai une sensation d'oppression ; je n'étais pas en train, et j'attribuais cela au temps sombre qu'il faisait. Bientôt, après le déjeuner, vers deux heures à peu près, j'eus l'idée de monter à la chambre des enfants pour m'amuser avec eux et tâcher de me remettre. Mais ma tentative échoua, et je retournai dans la salle à manger, où je restai assise toute seule (ma sœur était occupée ailleurs). La pensée de M. X. me vint à l'esprit et tout à coup, ayant les yeux grands ouverts, à ce que je crois, car je ne me sentais pas endormie, il me sembla que je me trouvais dans une chambre, où un homme mort était couché sur un petit lit. Je reconnus tout de suite, à la figure de l'homme, que c'était M. X. et je ne doutai pas qu'il ne fût mort, et non pas simplement endormi.

« La chambre me sembla nue, sans tapis et sans meubles. Je ne puis

1. L. Marillier, *les Hallucinations télépathiques*, p. 70. Ce livre est un abrégé français du grand ouvrage anglais *Phantoms Of Livings*, qui signifie *Fantômes des vivants*. Le titre d'*Hallucinations télépathiques* est inexact et dénature le but du livre, selon la remarque de M. Camille Flammarion. « Ils nous semble, dit-il, que l'érudit et soigneux traducteur a été bien mal inspiré dans ce changement de titre. Une hallucination est essentiellement une perception fautive, une illusion. » *L'Inconnu*, p. 223, note.

dire combien de temps la vision a duré. Je ne parlai de l'apparition ni à ma sœur ni à mon beau-frère à ce moment là ; j'essayai de me prouver à moi-même que tout ce que j'avais vu ne signifiait rien, pour la raison surtout que, d'après tout ce que je savais de la situation de M. X., il était impossible que, s'il était mort, il se fût trouvé dans une chambre si nue et si dégarnie de meubles. Deux jours plus tard, le 18 décembre, je quittai la maison de ma sœur pour rentrer chez nous. A peu près une semaine après mon arrivée, une autre de mes sœurs lut dans les journaux l'annonce de la mort de M. X. ; il était mort à l'étranger le 16 décembre, le jour même où j'avais vu l'apparition.

« J'ai appris depuis que M. X. est mort à l'hôpital d'un petit village dans un pays chaud : il avait succombé à une maladie subite pendant ses voyages. »

M. Dyne chez qui les faits se sont passés, à Highgate, écrivait aux rédacteurs des *Phantoms* :

« Ma belle-sœur me dit que le cas dont je vous ai parlé est absolument le seul où elle ait eu une vision de cette espèce.

« Nous apprenons de la veuve de M. X... que la chambre où son mari est mort correspondait à la description donnée plus haut, et que sa mort a eu lieu à trois heures et demie.

Dans ce cas, il y aurait une double explication à donner : Ou c'est le défunt qui est apparu à M^{me} Dyne, ou c'est elle qui s'est transportée en esprit au lit du défunt. La première explication doit être écartée pour insuffisance, car le médecin serait apparu seul, en réalité ou en image ; mais non avec son mobilier. Il est donc plus probable que c'est la dame qui s'est mystérieusement transportée.

MM. Gurney, Myers et Podmore citent encore d'autres cas. Des trois auteurs, je n'ai connu personnellement que M. Myers, en qui j'ai trouvé un homme aussi sagace que prudent, poussant l'examen des faits jusqu'à la minutie. L'habitude qu'il avait de prendre des notes non seulement sur les faits, mais sur ses propres impressions, le mettait en garde contre toute défaillance ou surexcitation de la mémoire.

Ce qui est arrivé au Rev. Stainton Moses, n'est pas moins remarquable.

« Il avait été invité à l'enterrement d'un ami, dans le Lincolnshire, mais ne put y aller. A peu près au moment de la cérémonie, il tomba en transe et se vit y assister. Quand il revint à lui, il en écrivit tous les détails en détaillant la physionomie du clergyman, qui n'était pas celui que l'on attendait pour officier ; il avait vu le cimetière situé à une certaine distance dans le Northamptonshire, avec un certain arbre auprès de la tombe.

« M. Stainton Moses envoya cette description à un ami présent à la céré-

monie qui lui écrivit en manifestant son étonnement, car il ne comprenait pas comment il avait pu obtenir ces détails (1).

Une constatation plus étrange encore, c'est de voir une personne s'extérioriser par sa propre volonté.

C'est encore le Rev. Stainton Moses qui nous fournira le premier exemple.

« Un soir, écrivit-il aux auteurs des *Phantasms of Livings*, du commencement de l'année dernière (1878), je résolus d'essayer d'apparaître à Z. qui se trouvait à quelques milles de distance. Je ne l'avais pas informé d'avance de l'expérience que j'allais tenter, et je me couchai un peu avant minuit, en concentrant ma pensée sur Z ; je ne connaissais pas du tout sa chambre, ni sa maison. Je m'endormis bientôt, et je me réveillai le lendemain matin sans avoir eu conscience que rien se fût passé. Lorsque je vis Z, quelques jours après, je lui demandai : « N'est-il rien arrivé chez vous, samedi soir ? » — « Certes oui », me répondit-il, « il est arrivé quelque chose. J'étais assis avec M. près du feu, nous fumions en causant. Vers minuit et demi, il se leva pour s'en aller et je le reconduisis moi-même. Lorsque je retournai à ma place, près du feu, pour finir ma pipe, je vous vis assis dans le fauteuil qu'il venait de quitter. Je fixai mes regards sur vous, et je pris un journal pour m'assurer que je ne rêvais point, mais lorsque je le posai, je vous vis encore à la même place. Pendant que je vous regardais sans parler, vous vous êtes évanoui. Je vous voyais dans mon imagination, couché dans votre lit, comme d'ordinaire à cette heure, mais cependant vous m'apparaissiez vêtu des vêtements que vous portiez tous les jours. » — « C'est donc que mon expérience semble avoir réussi », lui dis-je. « La prochaine fois que je viendrai, demandez-moi ce que je veux ; j'avais dans l'esprit certaines questions que je voulais vous poser ; mais j'attendais probablement une invitation à parler. »

« Quelques semaines plus tard, je renouvelai l'expérience avec le même succès. Je n'informai pas cette fois-là non plus Z... de ma tentative. Non seulement il me questionna sur un sujet qui était à ce moment une occasion de chaudes discussions entre nous, mais il me retint quelque temps par la puissance de sa volonté, après que j'eus exprimé le désir de m'en aller. Lorsque le fait me fut communiqué, il me sembla expliquer le mal de tête violent et un peu étrange que j'avais ressenti le lendemain de mon expérience. Je remarquai du moins alors qu'il n'y avait pas de raison apparente à ce mal de tête inaccoutumé. Comme la première fois, je ne gardai pas de souvenir de ce qui s'était passé la nuit précédente, ou du moins de ce qui semblait s'être passé (2). »

Voici un autre fait qui a été l'objet d'une enquête sévère près des trois personnes qui y furent mêlées.

1. *Hallucin. télépath.*, p. 84.

1. Harisson, *les Esprits devant les yeux*, p. 118, cité par sir Alfred Russel Wallace dans *les Miracles et le moderne spiritualisme*, p. 350.

2. *Hallucin. télépath.*, p. 37.

« Un dimanche du mois de novembre 1881, vers le soir, je venais de lire un livre où l'on parlait de la grande puissance que la volonté humaine peut exercer. Je résolus avec toute la force de mon être, d'apparaître dans la chambre à coucher du devant, au second étage d'une maison située 22, Hogarth Road, Kensington. Dans cette chambre couchaient deux personnes de ma connaissance : M^{lle} L.-S. V... (Verity) et M^{lle} C.-E. V..., âgées de vingt-cinq et de onze ans. Je demeurais à ce moment 23, Kildare Gardens, à une distance de trois milles à peu près de Hogarth Road, et je n'avais pas parlé de l'expérience que j'allais tenter à aucune de ces deux personnes, par la simple raison que l'idée de cette expérience me vint ce dimanche soir en allant me coucher. Je voulais apparaître à une heure du matin, très décidé à manifester ma présence.

« Le jeudi suivant, j'allai voir ces dames, et, au cours de notre conversation (sans que j'eusse fait aucune allusion à ce que j'avais tenté), l'aînée me raconta l'incident suivant :

« Le dimanche précédent, dans la nuit, elle m'avait aperçu debout près de son lit et en avait été très effrayée, et, lorsque l'apparition s'avança vers elle, elle cria et éveilla sa petite sœur qui me vit aussi.

« Je lui demandai si elle était bien réveillée à ce moment, elle m'affirma très nettement qu'elle l'était. Lorsque je lui demandai à quelle heure cela s'était passé, elle me répondit que c'était vers une heure du matin.

« Sur ma demande, cette dame écrivit un récit de l'événement et le signa.

« C'était la première fois que je tentais une expérience de ce genre et son plein et entier succès me frappa beaucoup.

« Ce n'est pas seulement ma volonté que j'avais fortement tendue, j'avais l'impression et la conscience d'exercer une force que je n'avais pas encore connue jusqu'ici, mais que je peux à présent mettre en action à certains moments, lorsque je le veux (1). »

L'auteur de ce récit, que des raisons particulières empêchent de se désigner autrement que par ses initiales S.-M.B..., réussit en effet à se rendre encore visible à une autre personne, mais il a échoué en tentant cette expérience avec M. Gurney. Peut-être était-il nécessaire, pour réussir, que le sujet à qui il voulait apparaître fût un sensitif.

Un autre cas assez curieux est rapporté dans l'ouvrage de M. Flammarion. C'est M. Wilmot lui-même, manufacturier à Bridgport, qui le raconte.

« Le 3 octobre 1863, dit-il, je quittai Liverpool pour me rendre à New-York par le steamer *City-of-Limerick*, de la ligne Inman, capitaine Jones. Le soir du second jour, peu après avoir quitté Kinsale Head, une grande tempête commença, qui dura neuf jours. Pendant tout ce temps, nous ne vîmes ni le soleil ni les étoiles, ni aucun vaisseau ; les garde-corps furent emportés par la violence de la tempête, une des ancrs fut arrachée de ses

1. *Hallucin. télépath.*, p. 39.

amarres et fit beaucoup de dégâts avant qu'on pût la rattacher. Plusieurs voiles fortes, bien qu'étroitement carguées, furent emportées et des bous-hors brisés.

« Pendant la nuit qui suivit le huitième jour de la tempête, il y eut un peu d'apaisement, et, pour la première fois depuis que j'avais quitté le port, je pus jouir d'un sommeil bienfaisant. Vers le matin, je rêvais que je voyais ma femme que j'avais laissée aux États-Unis. Elle venait à la porte de ma chambre, dans son costume de nuit. Sur le seuil, elle sembla découvrir que je n'étais pas seul dans ma chambre, hésita un peu, puis s'avança à côté de moi, s'arrêta et m'embrassa, et, après m'avoir caressé pendant quelques instants, elle se retira tranquillement.

« Me réveillant, je fus surpris de voir mon compagnon dont la couchette était au-dessus de moi, mais pas directement, — parce que notre chambre était à l'arrière du bâtiment, — s'appuyant sur son coude et me regardant fixement. « Vous êtes un heureux gaillard », me dit-il enfin, « d'avoir une dame qui vient vous voir comme ça ». Je le pressai de m'expliquer ce qu'il voulait dire ; il refusa d'abord, mais me raconta enfin ce qu'il avait vu, étant tout à fait éveillé et accoudé sur sa couchette. Cela correspondait exactement avec mon rêve.

« Le nom de ce compagnon était William J. Tait ; il n'avait pas un caractère à plaisanter habituellement ; mais c'était, au contraire, un homme posé et très religieux, et dont le témoignage peut être cru sans hésiter.

« Le lendemain du débarquement, je pris le train pour Watertown, où se trouvaient ma femme et mes enfants. Lorsque nous fûmes seuls, sa première question fut : « Avez-vous reçu ma visite il y a une semaine, mardi ? » — « Une visite de vous ! » lui dis-je ; « nous étions à plus de 1000 milles sur la mer ! » — « Je le sais », répliqua-t-elle, « mais il m'a semblé vous avoir rendu visite » — « C'est impossible : dites-moi ce qui vous fait croire cela ».

« Ma femme me raconta alors qu'en voyant la tempête, et apprenant la perte de l'*Africa*, parti pour Boston le jour où nous avions quitté Liverpool pour New-York, et qui avait échoué au cap Race, elle avait été extrêmement inquiète sur mon sort. La nuit précédente, la même nuit où, comme je l'ai dit, la tempête avait commencé à diminuer, elle était restée éveillée longtemps en pensant à moi, et, environ vers quatre heures du matin, il lui sembla qu'elle venait me trouver. Traversant la vaste mer en fureur, elle rencontra enfin un navire bas et noir, monta à bord et descendant sous le pont, traversant les cabines jusqu'à l'arrière, arriva à ma chambre. « Dites-moi, ajouta-t-elle, a-t-on toujours des chambres comme celle que j'ai vue, où la couchette supérieure est plus en arrière que celle d'en dessous ? Il y avait un homme dans celle de dessus, qui me regardait fixement, et pendant un instant j'eus peur d'entrer, mais enfin je m'avançai à côté de vous, me penchais, vous embrassai et vous serrai dans mes bras, puis je m'en allai.

« La description donnée par ma femme était correcte dans tous ses détails, bien qu'elle n'eût jamais vu le bateau. Je trouve dans le journal de ma sœur que nous partîmes le 4 octobre, arrivâmes à New-York le 22 et à la maison le 23 ».

Le lendemain de cette apparition, M. Tait demanda à la sœur de

M. Wilmot qui était sur le même bateau, si elle était venue voir son frère dont il partageait la cabine. « Non, lui répondit-elle : pour quoi ? » — « Parce que j'ai vu une femme en blanc qui est venue voir votre frère ».

A la question qu'on lui adressait en vue de l'enquête : « Avez-vous remarqué quelques détails sur l'homme que vous avez vu dans la couchette supérieure ? » M^{me} Wilmot répondait à la date du 27 février 1890 :

« Je ne puis pas, si longtemps après, dire avec certitude que j'ai remarqué des détails, mais je me rappelle distinctement que je me sentis très troublée par sa présence, en le voyant ainsi nous regarder d'en haut.

« Je crois que je racontai mon rêve à ma mère le lendemain matin ; et je sais que, toute la journée, j'eus le sentiment très net d'avoir été voir mon mari. L'impression était si forte que je me sentais heureuse et réconfortée d'une manière inusitée et à ma grande surprise (1). »

« La moisson dans cet ordre d'idées est immense », écrit M. G. de Dubor, mais je m'en tiens aux faits absolument prouvés. Voici encore une histoire ressortissant du monde judiciaire et établie par des rapports et des documents certains.

« Le fait s'est passé à Odessa, en Russie. Un vieillard aveugle, nommé Michel, vivait d'aumônes, assis chaque jour sur les bords du chemin, près d'un chantier de bois. Un soir, il rencontra une petite fille de dix ans, abandonnée, qui sanglotait. Il la prit avec lui, l'adopta et, conduit par elle, il continua à vivre d'aumônes, courant de maison en maison.

« Ils vivaient ainsi depuis cinq ans et semblaient heureux, lorsque le malheur vint les frapper. Un vol ayant été commis dans une maison où ils avaient pénétré, on soupçonna la jeune fille. Powleska, c'était son nom, fut arrêtée et mise en prison. Or, chose étrange, le lendemain, le vieillard aveugle avait disparu et ne reparut plus.

« Cette disparition mystérieuse semblait aggraver le cas de Polewska. Le juge la fit venir en son cabinet et l'interrogea.

— Vous devez savoir où est Michel, lui dit-il brusquement.

— Il est mort, répondit-elle en pleurant à chaudes larmes.

Le magistrat fut très surpris de cette réponse, Powleska étant au secret depuis plusieurs jours.

Comment savez-vous qu'il est mort ? demanda le magistrat.

— Je l'ai vu tuer.

— Vous n'êtes pas sortie de prison.

— Je l'ai vu cependant.

— Cela n'est pas possible. Expliquez-vous.

— Je ne sais pas. Ce que je puis dire, c'est que je l'ai vu tuer.

— Quand et comment ?

— La nuit où j'ai été arrêtée. Ils l'ont frappé avec un couteau.

1. *Annales des sciences psychiques* 1891, citées dans M. C. Flammarion, p. 483.

L'assurance de la jeune fille étonna le juge. Il continua l'interrogatoire.

— Qui l'a tué ?

— Une femme. Après mon arrestation, Michel marchait lentement pour rentrer chez lui. Arrivé dans un lieu désert, une femme qui marchait loin, derrière lui, se jeta sur le malheureux, lui couvrit la tête d'une étoffe grise et le frappa par derrière de huit coups de couteau. Alors la femme jeta le corps dans l'aqueduc, où il est encore.

« Le juge fit vérifier le fait et l'on retrouva en effet le cadavre de l'aveugle, enveloppé de l'étoffe grise.

« La jeune fille fut étroitement surveillée pendant la nuit, sans qu'elle s'en doutât. Elle ne se coucha pas, mais resta assise sur son lit, dans une sorte de sommeil léthargique. Le lendemain le juge la fit revenir.

— Pouvez-vous me dire comment Michel perdit la vue ?

— Oui. Il est venu cette nuit et m'a conté la chose. Il devait me la révéler le soir où il fut tué, et ce fut la cause de sa mort. Un homme nous écoutait, au moment où il me fit cette promesse. Il s'appelle Luck. Il alla conter à sa femme Catherine ce qu'il venait d'entendre, et celle-ci lui proposa d'assassiner Michel, mais il refusa disant : « C'est bien assez de lui avoir brûlé les yeux, il y a quinze ans. » Alors Catherine sortit, et, ayant mis dans sa poche une pièce d'argenterie pour me faire arrêter, elle assassina Michel à coups de couteau.

— Mais comment savez-vous cela ?

— C'est Michel qui me l'a raconté cette nuit. Avant, je ne savais rien.

« Luck et Catherine furent arrêtés et, pressés de questions, avouèrent leurs crimes. Le procès eut lieu et eut un grand retentissement. Tout le monde voulait voir cette Powleska douée d'un si admirable don de lucidité (1).

Quel est cet agent fluïdique qui s'extériorise du corps pour produire de tels résultats sous l'influence magnétique ou spontanément ? Les faits cités ne nous en apprennent rien, et toute supposition n'aurait que la valeur d'une opinion et rien de plus. Il faut donc chercher la solution ailleurs, et essayer de trouver un chemin plus ferme.

(A suivre)

ABBÉ PETIT

REVUE DE LA PRESSE ÉTRANGÈRE

EN ANGLETERRE

J'ai donné, dans le n° précédent, quelques extraits du remarquable ouvrage de sir W. Barrett. Je citerai encore les suivants :

Une dame de ses amies, M^{me} E., qui n'était pas spirite et ne s'était jamais occupée de phénomènes psychiques, était un jour en train de noter des comptes de ménage, lorsqu'elle se sentit tout d'un coup prise d'une étrange sensation, comme lorsqu'un sujet tombe sous

1. Georges de Dubor, *Hypnose et Fantômes dans la Revue hebdomadaire*. V. 665 666, n° du 30 mai 1914.

l'influence d'un magnétiseur. Une main qui semblait appartenir à une personne invisible assise en face d'elle, saisit la sienne et se mit à couvrir rapidement d'écriture le papier que M^{me} E. avait devant elle. L'écriture, du fait de la position, opposée à la sienne, de la main étrangère, était renversée par rapport à elle et chaque ligne partait de la droite au lieu de commencer à gauche. Il fallut donc renverser le cahier dans l'autre sens pour pouvoir lire ce qui venait d'être écrit.

Malgré ses tentatives réitérées, M^{me} E. ne put jamais, en dehors de cette intervention mystérieuse, écrire un seul mot de cette manière.

Ce fait est loin d'être isolé. Une dame, dit le sympathique éditeur de *l'Occult Review*, eut, il y a quelques années, l'occasion de venir le voir plusieurs fois à son bureau ; elle s'asseyait en face de lui et obtenait également des messages renversés que, de sa place, elle ne pouvait pas déchiffrer, alors que l'Editeur pouvait les lire avec la plus grande facilité à mesure qu'ils se produisaient.

Cette écriture révélait à M^{me} E. des choses qui lui étaient inconnues ainsi qu'à son mari, mais qui, vérifiées, étaient parfaitement exactes et provenaient d'un parent défunt. Celui-ci se fit d'ailleurs connaître et se déclara l'auteur de l'écriture.

Un jour qu'un officier du génie assistait à une de ces manifestations, un certain major C., donnant son nom et son prénom, posait à l'officier la question suivante : « Avez-vous entretenu votre musique ? Qu'est-ce qu'on a fait des livres ? »

— Quels livres ? demanda l'officier ?

— Les livres qui m'ont été prêtés à moi-même, peu de temps avant ma mort, par M. X... Il donnait le nom de ce dernier en priant son ami de vouloir bien les lui faire remettre.

Le major était un ami de l'officier et ils avaient souvent fait de la musique ensemble. M^{me} E., qui rapporte ces faits, ignorait tous ces détails.

Un jour, l'ami d'un frère qu'elle venait de perdre, lui décrivit, par un message inattendu, ses premières sensations dans l'autre monde, sensations toutes de paix, de calme et d'amour ; puis le frère de M^{me} E. vint également lui exprimer les siennes.

« Je voyais, dit-il, du monde se mouvoir auprès de mon lit, sur lequel reposait mon corps, et au-dessus duquel il me semblait flotter. J'eus d'abord l'idée d'y rentrer, mais le lien était brisé, ce me fut impossible. J'étais étonné de me mouvoir avec tant de facilité et sans ressentir aucune peine après la douloureuse maladie que je venais d'éprouver. »

Il parla ensuite de ceux qui se trouvaient auprès de son lit. Il avait essayé d'attirer leur attention et, bien que sa voix lui parût sonore, personne ne semblait l'entendre.

« Alors, continua-t-il, je sortis ; je vis, sous mes pieds, la terre froide et glacée par les premiers jours de l'hiver, puis, tout d'un coup, j'aperçus le monde spirituel. Il me parut comme l'épanouissement d'une immense nappe de fleurs. Ici, je m'arrête. Aucune description ne pourrait traduire mon émerveillement. Votre heure viendra de contempler cette féérique vision. »

EN AMÉRIQUE

Le New York Times contient un article d'Edison concernant la clairvoyance du médium Bert Reese, auquel il fit subir diverses épreuves. En voici deux exemples :

Un jour que Bert Reese était venu le voir, alors qu'il était occupé à des recherches au sujet d'une batterie alcaline, il quitta un instant son laboratoire où se trouvait le médium, et, se rendant dans une autre partie du bâtiment, il écrivit sur un bout de papier : « Existe-t-il quelque chose de plus effectif que l'hydroxyde de nickel pour une batterie alcaline ? » Puis, pour écarter toute possibilité d'influence télépathique, il retourna à son atelier, fixant sa pensée sur un autre problème dans lequel il s'absorba complètement, mais à peine avait-il ouvert la porte que Bert Reese lui dit « non, il n'y a rien de mieux que l'hydroxyde de nickel pour une batterie alcaline. »

Deux ans plus tard, on annonça de nouveau, un jour, la visite du médium. Avant qu'il n'entrât, Edison écrivit en caractères minuscules sur un bout de papier, le mot *Keno* et le mit en poche. Après les premiers échanges de politesse, il lui dit : « Reese, j'ai dans ma poche un chiffon de papier, savez-vous ce qui est écrit dessus ? » — « Oui, dit le médium sans hésiter, le mot *Keno*. »

Edison, convaincu, mais incapable d'expliquer le mécanisme du phénomène, prophétisa que ce qui semble anormal aujourd'hui sera accueilli dans un avenir prochain comme une chose naturelle, au même titre que les rayons X, qui paraissaient surnaturels au début et qui sont aujourd'hui considérés comme obéissant à des lois naturelles.

M. Hewat Mackenzie, le directeur du Collège des Sciences psychiques récemment créé à Londres, avait été chargé de se rendre aux États-Unis pour visiter les Instituts similaires qui y fonctionnent et avait constaté combien les conditions y sont plus favorables à la production des phénomènes psychiques, ce qui provient entièrement de l'état essentiellement magnétique de l'atmosphère. Cet état permet

à l'organisme humain de récupérer, à mesure, l'énergie dépensée, et, aux Esprits, d'emprunter aux médiums une plus grande quantité de fluide sans atteinte à leur santé.

Le professeur A. de Los Angeles — médium remarquable — venait d'arriver à Chicago, qu'il ne connaissait pas. M. Mackenzie s'étant présenté à lui, le médium voulut bien le faire assister, en plein jour, à une expérience pour laquelle il le pria de se procurer deux ardoises, ce qui fut fait. Je laisse ici la parole à M. Mackenzie.

« Se tenant à l'extrémité opposée de la pièce, M. A me pria d'écrire une question sur un morceau de papier et le nom d'un Esprit dans l'autre monde que je croirai pouvoir répondre à cette question. Je suivis ses instructions sans que, se tenant à l'écart, il puisse avoir la moindre idée de ce que j'avais écrit, puis je plaçai le papier dans une enveloppe que je cachetai et que je posai sur les ardoises. Je les attachai avec une bande élastique, sans y mettre de crayon et tins le tout bien ferme dans mes deux mains.

M. A s'approcha alors, posa son doigt dessus, en les effleurant à peine, puis se retira aussitôt à l'extrémité de la pièce.

A peine cinq minutes s'étaient-elles écoulées que j'entendis trois coups distincts provenant des ardoises. M. A, qui les entendit également, me dit de regarder s'il s'y trouvait quelque chose.

J'aperçus alors qu'elles étaient couvertes d'une abondante écriture fine, de divers spécimens de calligraphie, contenant des messages qui m'étaient adressés par des défunts donnant leur signature, laquelle était identique à celle qu'ils avaient de leur vivant. Il s'y trouvait trois communications sous forme de lettres personnelles qui contenaient des noms et prénoms parfaitement corrects. Il s'y trouvait aussi les noms de mon père, mon grand-père, ma belle-mère, tous défunts, deux parents et trois amis morts également et trois autres noms qui m'étaient connus. Dans l'angle d'une des ardoises apparaissait un lys en trois couleurs très nettement dessiné. Le sens des lettres était parfait et me donnait des renseignements importants et des conseils précis et détaillés, sur des affaires personnelles qui n'étaient connues que de moi seul. »

Du Light

AU BRÉSIL

Le Journal de Bahia rapporte un phénomène qui paraît être absolument unique. On a découvert un enfant de deux ans, nommé Angelo Maria Donado, qui avait des parties de son nom gravées dans un de ses yeux. On voit en haut les lettres *M.M.* et au-dessous *A. Maria.*

Les docteurs et les savants de la localité ont déployé tout leur arsenal scientifique, mais sans grand succès, pour tâcher de découvrir la cause de ce phénomène.

On a découvert, à Rio Negro, un enfant de six ans, fils d'un négociant, émule de Mondeux, du père Mangiannello, du mendiant Inaudis, qui fait de tête des calculs à dérouter les plus forts mathématiciens. Il résoud, comme en se jouant, des problèmes ardu, et donne immédiatement le montant d'additions très compliquées, que d'autres, même expérimentés, mettraient quelque temps à faire. Le gamin, qui provoque l'admiration des gens du pays, n'a pas encore commencé à apprendre à lire.

C'est évidemment là, la continuation d'une carrière et une des preuves les plus évidentes de la réincarnation.

Du Reformador.

Le comte Roger raconte que l'archiduchesse Sophie, mère de l'infortuné Empereur Maximilien, fusillé au Mexique, poussée par un inexplicable et sinistre pressentiment, s'était un jour instinctivement dirigée vers son oratoire où elle était tombée dans une profonde méditation. Elle avait à peine achevé une prière inquiète qu'elle vit tout d'un coup se former sur le mur, devant ses yeux, une croix qui semblait faite de deux morceaux de bois en croix.

Frappée d'une impression subite, elle leva les bras en s'écriant : « Ah ! mon pauvre Maximilien, mon cher fils, ils sont en train de t'assassiner ! » Et elle tomba à la renverse évanouie.

Ce n'était que trop vrai ; elle avait ressenti à Vienne, à la minute où son fils était fusillé à Queretaro, le contre-coup de la fusillade.

De la Revista de Espiritualismo.

F. RÉMO

Société Spirite pour l'Œuvre de la Crèche

Procès-verbal de l'Assemblée générale du 24 juin 1917

Le Dimanche 24 juin se célébrait dans le local de l'Œuvre, 8, Place de la Croix-Rousse, le treizième Anniversaire de la Crèche spirite.

Comme les années précédentes les amis et bienfaiteurs de la Crèche sont venus apporter le témoignage de sympathie et d'aide fraternelle qui n'a jamais manqué à cette Œuvre depuis sa fondation.

Beaucoup parmi nous ont été frappés dans leurs affections les plus

chères, et depuis trois ans que dure l'épreuve qui accable l'humanité, bien des peines et des souffrances ont assombri nos pensées. Et cependant dans cet asile béni où le petit enfant s'essaie à la vie, il semble qu'une atmosphère plus douce vous enveloppe. De ces petits bercements s'élève comme une espérance, on a le pressentiment que cette nouvelle génération connaîtra des jours meilleurs, des vérités lumineuses et concluantes.

M^{lle} Monin fait connaître les changements survenus parmi les membres du bureau par suite du départ, de M. Deladure, Trésorier et de M^{me} Deladure, Assesseur, tous deux démissionnaires pour cause de changement de résidence. M. Malosse est nommé en remplacement de M. Deladure. Les nouveaux membres M^{lles} Allemand et Malosse sont acceptées à l'unanimité.

M. Aebard nous lit ensuite avec son talent habituel qui nous charme et nous pénètre d'une émotion bien douce, une poésie dédiée aux enfants de la Crèche par M. H. Sausse, ainsi qu'un chapitre du livre de *la Destinée*.

M. Sausse nous engage ensuite à nous unir fortement par la pensée pour aider les Esprits bienfaisants qui soutiennent nos soldats. Ils ont besoin que chaque jour nous fassions cet effort de prière qui leur attire des forces fluidiques bienfaisantes et facilite ainsi leur tâche. Puis M. Sausse nous annonce l'organisation de la Fédération nationale spirite destinée à l'action bienfaisante du Spiritisme qui a besoin que tous ses membres s'unissent étroitement dans une organisation durable.

M^{lle} Monin prend la parole sous l'inspiration d'une de nos chères fondatrices décédées, qui nous encourage à poursuivre l'effort dans lequel elles-mêmes avaient mis toute leur vie, elle nous fait entrevoir un avenir meilleur pour ces enfants lorsque la doctrine spirite enfin comprise et observée aura élargi et éclairé les conceptions actuelles.

M^{lle} Monin termine la séance en nous donnant rendez-vous à l'année prochaine, et c'est, animés d'une profonde admiration pour cette Œuvre de charité et d'amour que chacun se retire emportant de cette soirée la douce satisfaction que procure toujours le bien accompli.

Le Secrétaire de la Rédaction, Gérant : DALSHREMER

Imp. Jouve et C^{ie}, 15, rue Racine, Paris. — 3465-17